

Place des indices non-verbaux dans l'interprétation de l'énoncé dans son contexte ou du contexte de l'énoncé

Anne Lefebvre
Université René Descartes

1. CONDITIONNEMENT BILATÉRAL ENTRE ÉNONCÉ ET CONTEXTE

On considère que tout énoncé s'insère dans un contexte linguistique et est prononcé dans une certaine situation, que l'énoncé prend son sens dans un certain contexte et une certaine situation¹.

Pour qu'un énoncé fasse sens, une relation est donc nécessaire entre lui et son contexte. Cette relation est faite tant par le locuteur que par l'interprétant. Mais ce n'est évidemment pas la même, puisque, comme le dit Mortéza Mahmoudian « ce qui rend possible l'interaction entre énoncé et contexte, c'est que tous deux consistent en des savoirs : savoir linguistique d'une part (l'énoncé, sa structure, son sens) et de l'autre la connaissance des conditions de l'apparition

¹ Ce n'est pas l'objet d'analyse de la linguistique structurale, la phrase hors contexte, hors situation : « Instead of viewing context as a set of variables that statically surround strips of talk, context and talk are now argued to stand in a mutually reflexive relationship to each other, with talk, and the interpretive work it generates, shaping context as much as context shapes talk » (Duranti, Goodwin, 1992 : 31).

de l'énoncé »². Mais les savoirs des interactants leur sont propres. Or *une démarche scientifique vise à la généralité* et devrait donc être « *indépendante du sujet individuel* »³. Il faudrait pouvoir expliciter le choix de la pertinence de tel ou tel trait du contexte ou de la situation⁴.

Enfin, d'une part, le sens de l'énoncé est actualisé par le contexte⁵; d'autre part, c'est l'énoncé qui, dans un contexte donné, permet aux actants de choisir les traits qu'ils jugent pertinents. C'est donc un cercle vicieux qui pourrait devenir vertueux si sa prise en considération permettait de proposer de nouvelles hypothèses plus explicatives.

On se retrouve donc avec des contextes conçus différemment par chacun des actants, interagissant sur le sens des énoncés, dont la valeur propositionnelle, qui peut également différer entre les actants, permet pour chacun le choix des traits pertinents du contexte.

2. HIÉRARCHISATION DES TRAITS PERTINENTS DU CONTEXTE

Les dimensions de pertinence sont très nombreuses⁶ et sont regroupées différemment selon les auteurs.

² Questions sur le dialogue en question, in *Cahiers du Centre Interdisciplinaire des Sciences du Langage*, n°10, p.461

³ Questions sur le dialogue en question, in *Cahiers du Centre Interdisciplinaire des Sciences du Langage*, n°10, p.462

⁴ Notons de surcroît que ces traits peuvent être modifiés dans le temps (réinterprétation du locuteur ou de l'interprétant). Des traits différents peuvent actualiser différemment, *au même instant*, des sens différents chez un actant.

⁵ Dorénavant, « contexte » et « situation » seront regroupés dans « contexte ».

⁶ On peut renvoyer à la classification de référence de Brown and Fraser (1979). Mahmoudian retient : « les circonstances de l'échange (temps, espace, cadre social,...); les interlocuteurs (classes sociales, groupes ethniques, régions géographiques, relations inter personnelles, prédispositions, ...); le contexte linguistique (énoncés déjà échangés, similitudes ou différences codiques révélées,...); et ainsi de suite » (1994 : 460). Regroupement peu différent opéré par Duranti et

Pour transformer le cercle vicieux en cercle vertueux, Mahmoudian fait l'hypothèse que l'on procède par approximations successives dans des ensembles hiérarchisés : « Il n'y a pas de vice dans la thèse de détermination réciproque si contexte et énoncé sont conçus comme constitués de couches successives, chacune étant déterminée par les précédentes et déterminant à son tour les suivantes ». Nous tiendrons le processus d'approximations successives comme un inhérent à toute interaction. Pour l'instant, nous voulons essayer de répondre aux questions suivantes : que sont ces couches ? Peuvent-elles être définies rigoureusement ? Leur organisation interne peut-elle également être définie avec précision ? Les définitions sont-elles fondées sur des critères fonctionnels, ou formels ?

Si le cadre situationnel est toujours retenu, il peut intégrer des paramètres sociaux que l'on retrouve dans la définition des « interactants » ou alors le paramètre « interactants » peut lui-même être opposé aux circonstances. On peut retenir que le *nombre et la définition de ces couches* ne sont pas établis une fois pour toutes mais qu'un certain consensus semble se faire sur l'existence de telle ou telle couche ou paramètre d'une couche. Comment se fait le tri parmi celles qui sont potentiellement pertinentes ? « Sur *quel(s) critère(s) est fondé le tri des éléments contextuels ?* » (Mahmoudian, 1994 : 462)⁷. Des suggestions ont été faites pour définir précisément certaines de ces dimensions dans lesquelles les couches sont regroupées. Grunig et Grunig (1985), utilisant des critères fonctionnels, et se fondant sur les énoncés, isolent par exemple instances de validation et instances régulatrices dans des ensembles

Goodwin (1992 : 6-9) qui distinguent le cadre, l'environnement comportemental, le contexte langagier et le contexte extrasituationnel. L'environnement comportemental correspond à ce que j'appelle le nonverbal, que les auteurs semblent considérer comme un ensemble à part qui ne serait pas lié au contexte « intricately and reflexisively »... « within larger patterns of social activity ».

⁷ Ces éléments correspondent, *grosso modo*, aux *indices de contextualité* de Gumperz « "speakers" and "listeners" use of verbal and nonverbal signs to relate what is said at any one time and in any one place to knowledge acquired through pass experience, in order to retrieve the presuppositions they must rely on to maintain conversational involvement and assess what is intended » (Gumperz, 1992 : 230)

hiérarchisés; d'une part ceux-ci sont hiérarchisés différemment chez chacun, ce qui n'est pas un frein à leur utilisation à certaines fins mais ne permet pas de généralisations; d'autre part, si la généralisation ne peut se situer qu'au niveau du fonctionnement de ces instances de validation et instances régulatrices (rôle argumentatif, défrichage du terrain d'entente...), il y a, là aussi, des variations individuelles et co-interactionnelles. N'y a-t-il pas des indices de contextualisation qui, dans une interaction *in praesentia*, font obligatoirement l'objet d'un premier choix, ce qui revient à dire qu'ils sont choisis en fonction d'un même critère, au sein d'une même couche, par tous ?

3. INDICES NON-VERBAUX

Avant d'essayer de répondre à cette dernière question, il est nécessaire de revenir sur certaines caractéristiques d'un énoncé par rapport à l'expérience qu'il transmet. Considérons l'énoncé suivant de Serge July⁸ :

l'autre élément...<c'est le le 'formidabl(e) >processus de 'mondialisation...

<les deux mains jointes montent, et s'écartent brusquement>

On constate que le geste précède le dire : le processus de mondialisation qui est une sorte d'explosion, est indiqué par un geste avant d'être dit. Ce phénomène est extrêmement fréquent et son observation peut conduire à plusieurs réflexions.

La préséance du non-verbal pourrait indiquer que, pour être communiquée par l'ensemble du corps, la globalité de l'expérience est pré-conçue non linéairement avant d'être mise en mot. On sait en effet que la globalité de l'expérience communiquée avec des mots est linéaire. La conceptualisation de la communication est donc préalable à l'énonciation — même si elle peut se modifier au cours de l'énonciation, en particulier en fonction des indices fournis par l'assistance-auditoire. Si la communication non-verbale précède l'énoncé verbal, on peut faire l'hypothèse que sa conceptualisation s'est réalisée en même temps que celle de l'énonciation⁹.

⁸ Prononcé sur France 2 le 13/11/93

⁹ D'après Silvana Contento « les mots et les gestes seraient le reflet du statut communicatif qui est gouverné par ce que Levy/McNeill (1995)

Pour le locuteur, la dimension non-verbale est la première qui lui permet de recevoir des indications de l'assistance-auditoire sur la manière dont est reçue sa communication. Dans cette dimension, les couches sont alors fonctionnellement hiérarchisées : écoute, compréhension¹⁰, accord, orientation affective,... Il ne peut y avoir compréhension sans écoute, ni accord sans compréhension. Par contre l'orientation affective pourrait avoir un impact sur les trois premières couches¹¹ — écoute, compréhension, accord. D'autres couches existent qu'il est difficile d'intégrer à cette hiérarchie, comme celle citée en note 10. Ce ne sont donc que les indices¹² qui renvoient à ces trois premières couches — écoute, compréhension, accord — qui peuvent être hiérarchisés.

C'est très généralement par le regard que le locuteur perçoit ces indices. Il faut donc analyser la manière dont l'assistance-auditoire participe à l'interaction.

L'assistance-auditoire (A-A) reçoit, venant du locuteur, un certain nombre d'indices appartenant à la dimension non-verbale.

Si l'on reprend l'exemple ci-dessus, on constate que l'assistance-auditoire va d'abord percevoir le geste de Serge July avant d'entendre son explicitation. Pour l'A-A, ce n'est donc pas le geste qui illustre mais bien l'énoncé linguistique qui explicite le geste. La perception du geste va donc orienter l'interprétation que l'A-A fera de l'énoncé. Les gestes, dits illustratifs qui regroupent iconiques et

nomment "dynamisme communicatif" »; à paraître dans les *Actes* du Colloque de Prague de IADA (International Association for Dialogue Analysis).

¹⁰ L'axe compréhension/incompréhension est différent de celui qui va d'une interprétation identique au sens supposé vouloir être communiqué par le locuteur à une interprétation différente. Il s'agit d'éléments qui indiqueraient au locuteur que son assistance-auditoire peut construire quelque chose de cohérent à partir de ce qu'il dit, ou ne le peut pas.

¹¹ Les relations entre conflit et malentendu sont analysées par Marina Mizzau dans un article à paraître dans *La linguistique*, 34, 1998/1.

¹² Il faut noter que ces indices sont d'une part souvent polyvalents (un regard soutenu accompagné d'un sourire peut indiquer à la fois écoute, compréhension, accord et orientation affective positive), d'autre part entrent en corrélation les uns avec les autres (posture, mimique, regard, kinésique), enfin qu'ils sont souvent relayés par des indices verbaux eux-mêmes souvent polyvalents : *mmm* ou *oui* par exemple.

métaphoriques¹³, font donc partie d'une dimension pertinente pour l'interprétation à venir de l'énoncé.

De plus ces gestes ne sont pas faits de manière aléatoire. Ils précèdent généralement des lexèmes accentués et permettent une segmentation « rythmico-sémantique »¹⁴. Plus ils sont nombreux, plus ils indiquent une implication du locuteur dans son discours¹⁵. Ceci est conforté par le fait qu'ils sont très souvent accompagnés d'un regard du locuteur vers l'A-A. Or, on sait que le regard du locuteur est tourné vers l'A-A lorsqu'il s'implique et est le plus souvent détourné lorsqu'il hésite dans sa mise en mots ou quand, rentrant en lui-même, il semble ne pas vouloir donner l'impression de s'impliquer¹⁶.

Ces gestes, donc, non seulement orientent par le référent qu'ils indiquent, l'interprétation du verbal mais encore permettent à l'A-A d'attribuer un certain degré de véracité au dire du locuteur.

4. INDICES FOURNIS PAR LES HÉSITATIONS, REPRISES, RUPTURES

Comme on vient de le voir, les indices non-verbaux sont étroitement corrélés à des phénomènes d'hésitations, reprises, ruptures. Tous ces phénomènes regroupés sous le sigle HRR, sont caractérisés par le fait qu'il entraînent une rupture sur l'axe syntagmatique. Ils sont donc perçus en même temps que l'énoncé par l'A-A, à la différence des traits non-verbaux. Les auteurs¹⁷ n'étudient en général qu'un seul aspect de ces phénomènes et avec des points de vue très différents. Pourtant hésitations et auto-reprises, par exemple, que ces dernières soient modifiées ou non, se retrouvent souvent inextricablement entremêlées dans un même énoncé, et sont souvent

¹³ Ceci n'est qu'une première approximation que l'on n'approfondira pas ici.

¹⁴ Geneviève Calbris, Séminaire « Le geste lié à la parole : perspectives théoriques et didactiques » animé par Geneviève Calbris et Jacques Montedon, 2 décembre 1996, photocopié p.9.

¹⁵ Voir en particulier : Lefebvre (1996).

¹⁶ Voir : Lefebvre (1997).

¹⁷ Parmi les plus récents : Bazzanella (1996), Fernandez (1994), ou encore Corblin (1995).

attestées accompagnant des coordinations, des incises, des pronoms « cataphorisés ». Voici comment la mondialisation s'insérerait dans le discours de Serge July :

l'autr(e) élément qui est quand mêm(e) à mon avis qui est qu(i) est lié à ça qui qui est le pendant d'ailleurs des des perso'nag(es) des golden 'boy/ de Rea'gan heu de heu du libéra'lism(e) c'est le le 'formidabl(e) processus de 'mondialisation qui s'es(t) opéré dans les années quatre-vingt

Si, dans cet exemple, on peut isoler des incises *quand mêm(e) à mon avis ..d'ailleurs*, il est bien difficile de distinguer entre les différents *qui qu (i)*, entre les *des des de de du*, l'allongement du *e de de* ou de *le et heu*. Par ailleurs la coordination entre les personnages, les golden boy, Reagan et le libéralisme est un peu surprenante, même s'il apparaît d'une part que les golden boy et Reagan peuvent être considérés comme des « personnages » et que le libéralisme est l'idéologie qui relie les golden boy et Reagan. L'ensemble de ces phénomènes a plusieurs fonctions dans la communication et donc joue un rôle certain dans la hiérarchie des traits contextuels. On partira de leurs fonctions dans l'énonciation, fonctions reconnues dans différentes études¹⁸.

Fondamentalement, il s'agit de se donner du temps, ce qui est le résultat de cette rupture sur l'axe syntagmatique¹⁹. Se donner du temps, soit pour « réfléchir » sur le *dit* et le modifier éventuellement, soit pour réfléchir sur le *à dire*, c'est dans les deux cas se donner du temps pour avoir une activité de type métadiscursive ou métalinguistique, qui répond aux deux questions suivantes *Que dire hic et nunc ? Comment le dire hic et nunc ?* Puisque le contexte dans son acception large qui inclut les interactants est ici le sujet d'analyse, seules seront retenues les fonctions interactionnelles de ces activités réflexives, c'est-à-dire que l'on ne considérera pas le locuteur comme monologuant et recherchant à exprimer ce qu'il ressent sans

¹⁸ Par les conversationnalistes et plus récemment par de nombreux auteurs dont ceux cités précédemment dans la note 17 et d'autres comme, en France, Blanche-Noëlle Grunig ou Marie-Annick Morel. Une bibliographie détaillée sera publiée dans un prochain ouvrage.

¹⁹ On ne tient pas compte des bruits extérieurs qui peuvent gêner l'interaction.

tenir compte d'un A-A. Les questions peuvent donc être précisées : *Que dire hic et nunc et comment le dire à cet A-A ?*

Le locuteur peut, à tout instant, s'interrompre, se reprendre, insérer des incises dans son discours, expliciter un pronom opaque, ou poursuivre de manière plus ou moins cohérente et syntaxiquement cohésive. Le choix qu'il va opérer dépend en grande partie des réactions de son A-A. Si celui-ci fournit des indices non-verbaux de non-écoute, d'incompréhension, de doute, ... (cf. ci-dessus), le locuteur pourra reprendre de manière identique ou différente ce qu'il a dit précédemment, co-référencier un pronom opaque, insérer une incise, le tout en hésitant, ou faisant varier son débit. Tous ces choix devraient donc indiquer à l'A-A que le locuteur s'adresse à lui et n'est ni en train de monologuer ni de s'adresser à quelqu'un d'autre. Ces HRR sont donc optionnelles pour le locuteur.

L'A-A, quant à lui, les juge en général facultatives et même nuisibles à la clarté de l'énoncé²⁰. Il y a là une sorte de contradiction entre les résultats de l'analyse faite par un linguiste d'une part, qui cherche le pourquoi de ces HRR et ceux de l'analyse faite par l'A-A. Cette contradiction se lève en partie si l'on considère les HRR en relation avec les indices non-verbaux qui les accompagnent. Ceci conduit à *classer les HRR en deux catégories : les premières qui s'accompagnent d'un changement de direction du regard seraient un indice du fait que le locuteur « rentre en lui-même » et s'isole, même si c'est pour faire une recherche métalinguistique orientée vers son A-A; la seconde catégorie comprend les HRR qui sont attestées pendant que le locuteur regarde son A-A; elles indiqueraient alors une sorte de remplissage qui permet de garder le contrôle de la parole. Dans cette seconde catégorie, lorsqu'elles sont accompagnées de nombreux gestes comme on l'a vu ci-dessus et d'une certaine posture d'ouverture, elles sont des indices de l'état psychologique du locuteur — qui s'implique dans son discours — et elles sont interprétées dans un sens opposé à celles de la première catégorie²¹.*

²⁰ Selon le dicton *Ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement*. Ils sont généralement considérés comme caractéristiques du discours féminin et de l'oral : il sont systématiquement époussetés lors de l'écriture d'un discours précédemment oral.

²¹ On peut se fonder entre autres sur l'analyse faite par Myriam Regad et Simone Tardif, deux étudiantes de maîtrise FLE, en 1994, d'un débat dirigé par Michèle Cotta à propos de la manifestation du 16 janvier 1994, suite au projet de révision de la loi Falloux : deux journalistes

En conclusion, traits facultatifs pour l'A-A, ces indices peuvent induire des interprétations opposées sur l'état du locuteur, en fonction des indices non-verbaux co-occurents. *Dans la hiérarchie des traits contextuels, les HRR sont donc secondes par rapport au non-verbal.*

Nous n'avons pu répondre à l'ensemble des questions que nous avons posées. Si certaines couches dont la définition est fondée sur des critères fonctionnels ont pu être isolées, leur organisation interne ne peut encore être définie avec précision. Néanmoins, nous espérons avoir montré la présence de certains indices de contextualisation, indices non verbaux, qui, dans une interaction *in praesentia*, font obligatoirement l'objet d'un premier choix, certains par le locuteur, d'autres par l'assistance-auditoire. Nous avons également souligné le rôle des Hésitations, Reprises, Ruptures dans la construction de l'espace interprétatif, second par rapport au non-verbal puisque ce dernier peut en actualiser des indications différentes et presque opposées, mais préséant par rapport à l'interprétation de l'énoncé complet.

© Anne Lefebvre

avaient des attitudes très contrastées D. Jeanbar et J.M. Bouguereau. Tous deux avaient un discours émaillé d'HRR mais alors que le premier baissait les yeux en parlant (avec une posture recroquevillée), le second regardait l'A-A et se tenait droit. L'A-A donnait des indices de non-écoute du premier et au contraire d'écoute du second.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- « Questions sur le dialogue en question », in *Cahiers du Centre Interdisciplinaire des Sciences du Langage*, n°10, p. 459-465.
- BAZZANELLA, C. (ed) (1996) : *Repetition in Dialogue*, Max Niemeyer Verlag : Tübingen.
- BROWN, P., FRASER, C. (1979) : « Speech as a marker of situation, » in *Social Markers of Speech*, K. Scherer & H. Giles (eds), p.33-62.
- CORBLIN, F. (1995) : *Les formes de reprise dans le discours, Anaphores et chaînes de référence*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- FERNANDEZ, M. M. J. (1994) : *Les particules énonciatives*, Paris : PUF, Linguistique nouvelle.
- LEFEBVRE, A. (1996) : «Modalisation et communication nonverbale», in S. Contento, *Psycholinguistics as a multidisciplinary connected science*, Cesena : Il Ponte Vecchio, p. 191-195.
- (1997) : «Modalisation et assertion : Aspects verbaux et non verbaux», in Parth Bhatt (ed.), *Significations, Essais en l'honneur d'Henry Schogt*, Toronto : Canadian Scholars' Press, p. 397-406.